

## EXÉGÈSE STRUCTURALE ET TRADITION ÉVOLUTIVE

C. RAMNOUX (Paris)

L'exégèse structurale en mythologie substitue aux textes fantaisistes et confus d'une tradition une ou quelques « lectures », exprimées avec un vocabulaire accessible au philosophe de notre temps, et, dans le meilleur cas, réduites en « formules ». Elle représente un immense travail pour substituer à l'opacité des images *un sens*, pour communiquer avec une humanité autre que l'humanité européenne avancée ; et, ce faisant, ne pas ajouter une réinterprétation de plus à la série des réinterprétations qui se succèdent, et s'entrelacent le long d'une tradition évolutive. Cette exégèse s'est justement attachée aux traditions non évolutives : on entend par là, non pas celles qui ne changeraient pas, mais celles dans lesquelles un état d'équilibre succède à un autre état d'équilibre, sans qu'on puisse percevoir clairement un « vecteur », vers une « mutation » ou une « ouverture ». On voudrait pouvoir discerner, dans les grandes traditions évolutives, ce qui fait précisément qu'elles ont marché vers une mutation, avec une ouverture sur toute autre chose.

Les récits archaïques manient en guise de « code » pour formuler leur « message » des phrases thématiques, ou des mythèmes, avec protagonistes divins, humains, animaux, végétaux. Réduit à son « sens abstrait », ou à leur « formule », leur message *propose des problèmes*, ou *dévoile des contradictions*. De quoi s'agit-il au fond ? De problèmes d'origine, et de problèmes de limite : origine de l'homme et de ses institutions, origine de son environnement cosmique, tout ce qui l'entoure, y compris et surtout ce qui lui fait mal, y compris et surtout la pauvreté, la vieillesse et la mort. Faut-il croire que la prolifération des récits, obtenue par le jeu des inversions, et des combinaisons de mythèmes, réussit à dissimuler au grand nombre le sens, en soulageant une obsession ? Faut-il croire que quelques-uns, et même un grand nombre perçoivent avec un sens très sûr, le problème en question, sans le dire ? *Faute de savoir le dire autrement*.

Ces faits amènent à réfléchir bien moins au sens « inconscient », ou au phénomène du « double sens », qu'au phénomène du « double langage ».

Que veut dire au juste : « avoir perçu le sens » ? sinon, être capable de le restituer autrement. Quand deux codes sont en présence, le sens saisi est traduit d'un code dans l'autre, au gré des auditeurs ou lecteurs en possession des deux. Quand des mots pauvres et sans image existent pour dire simplement, et avec univocité, ce que disent autrement des fables équivoques, l'homme qui a perçu le sens le prouve en restituant le sens des fables sous des mots simples et sans image. Faute de ce second langage, que peut-on faire d'autre que de changer de fable, en réhabillant les protagonistes, et en multipliant les redites aux moments incisifs, ou aux articulations significantes ? D'où cette inférence : la démarche vers la constitution d'un code de mots pauvres et sans image, avec des formules univoques, constituerait bel et bien l'ouverture principale, vers une mutation évolutive de la tradition.

L'histoire de la philosophie est là pour apprendre que les philosophes aussi possèdent plusieurs codes, avec plus ou moins de subtilité pour parvenir à une formulation univoque, et véritablement « sans bruit de fond ». Retraduire une pensée ancienne, en respectant les exigences nouvelles d'un code mieux affiné, se révèle excellent exercice de critique, et même d'invention. C'est ainsi qu'on peut mettre en forme mathématique l'ordre des pensées cartésiennes, ou mettre sous vocabulaire phénoménologique telle doctrine exprimée dans la langue encore imparfaite des classiques. L'exercice inverse n'est pas moins instructif. Qu'on s'efforce de penser avec les Grecs de très haute époque, en se privant des facilités d'un vocabulaire post-aristotélicien : on expérimentera tout ce que l'on peut réussir à dire avec les moyens réduits des sages avant Socrate, et la saveur de leur parole.

Le long d'une tradition évolutive, le moment de la mutation serait donc celui où fut élaboré un code spécial, par et pour des gens appelés « sages » ou « philosophes » : ni le code nouveau des mathématiques, ni le code ancien des « théologiens », mais encore un autre et « entre-les-deux », et avec des emprunts aux deux. Que s'agissait-il donc, au fond, de dire ? Les « plus grandes choses », les choses « au commencement », « au fond de tout », « commandant à tout », pour lesquelles on inaugure un usage technique du « Principe » ; ce qu'il convient à l'homme de faire et de ne pas faire, et la chose « commune à tous ». La pensée relativement primitive a-t-elle vraiment négligé ce genre de choses ? La pensée relativement évoluée de nos philosophes s'occuperait-elle vraiment d'autre chose que de cela ? D'où l'invitation à une démarche remontant des sentences, ou des poèmes des sages, vers ce qui avait été dit auparavant, ou se disait encore dans le clan des attardés.

On croit alors s'apercevoir qu'autour et auparavant existait un code, représentant lui-même un haut degré d'élaboration. Les récits traditionnels ont subi déjà une ou plusieurs réinterprétations, pour habiller

une ossature signifiante, au mieux rendue par les généalogies des noms divins. Que l'on prenne alors en considération :

- 1° Les noms à signification opaque ou transparente.
- 2° Les relations de parentage entre lignées, et d'âge entre générations.
- 3° Au niveau des générations régnantes, les relations d'âge, de dignité, et de fonction.

Les relations de lignage, de dignité et de fonction constituent bel et bien un code, même si les noms manquent de signification transparente, et n'en reçoivent pas par calembour. Chaque dieu prend son sens dans un système de relations avec ses proches, et à travers eux avec tous les autres. Veut-on analyser le sens du dieu ? Que l'on commence par maintenir vivant un noyau de numinosité, sans lequel risquerait de s'éteindre la gravité de la pensée. Que l'on éclaire ensuite les aspects de l'entité en question, tour à tour en relation avec chacun de ceux ou celles avec lesquels il forme couple ou groupe.

Nous emprunterons un exemple à l'étude récente d'un spécialiste<sup>1</sup>. Le dieu Hermès forme couple avec Hestia, sa tante par le père, et vierge nom mariable. Leur opposition ne se laisserait pas ramener facilement à une formule simple. Mais on peut la cerner en l'enfermant dans un réseau de phrases : il voyage, tandis qu'elle reste à la maison. Il fait circuler au loin la parole et les biens, tandis qu'elle garde le foyer. Il acquiert de la richesse par ingéniosité et négoce, tandis qu'elle préserve le fonds familial. Un degré supérieur d'abstraction serait obtenu en réduisant les phrases à des vocables couplés : *stabilité* versus *mobilité* — *clôture* versus *ouverture* — Le *prochain* et le *familier* versus le *lointain* et l'*étranger* — Le *centre* versus la *circulation dehors*. Etc.

Le même Hermès entre en relation avec Apollon comme le petit frère avec le grand frère. Il serait, d'après son hymne, de naissance clandestine, menteur et voleur. Des relations multiples qu'il soutient avec le même Apollon<sup>2</sup> que l'on examine seulement celles qui concernent la Parole : *parole droite* versus *parole oblique, courbe* ou *tordue* — *parole faite pour découvrir* et *parole faite pour cacher* — *A sens unique* et à *double sens*. Apollon déclare la volonté de Zeus. Sa parole ne ment pas, parce qu'elle dit ce que Zeus achève. Hermès le héraut se borne à transmettre la parole fondatrice, ou à l'interpréter pour les ignorants.

Couples et groupes fonctionnels livrés par la tradition classique résulteraient de « réformes de structure » opérées par de savants théologiens, en fonction même des mutations de la société hellénique. Ce n'est point ici le lieu de le prouver. On voudrait suggérer seulement que ces faits se trouvent sur le chemin d'une mutation évolutive, certainement, et probablement sur le chemin de la naissante philosophie. Pourquoi ?

<sup>1</sup> Cf. J. P. VERNANT, Revue *L'Homme*, Septembre-décembre 1963.

<sup>2</sup> Cf. Notre propre étude de *L'Hymne à Hermès*, dans *Mythologie*, Colin, 1962.

Le contenu riche et informulé d'une entité divine se laisse analyser au mieux en pratiquant cette méthode :

1° Mettre l'entité en question en couple avec une entité proche parente, de façon à apprécier similitude et différence, mesurer l'*écart entre les deux*.

2° Réduire l'opposition *en phrases*, résumables avec des vocables couplés, déjà simples et encore savoureux.

Ces couples savoureux se rencontrent à un bout de la chaîne. A l'autre bout, que trouve-t-on ? Des vocables couplés, du genre de ceux que Platon lui-même manie encore dans ses dialogues « techniques ».

Etre et Non-être — Unité et Multiplicité — Le Même et l'Autre, ou Identité et Altérité — Ressemblance et Différence — En repos et en mouvement, etc.

D'une table de cette moûture on remonte à : a) La table pythagoricienne à dix couples, six au moins empruntés au vocabulaire technique des mathématiques<sup>1</sup>; b) La table de la cosmologie parménidienne, reconstituable à partir d'un texte de Théophraste, et d'un texte de Cicéron<sup>2</sup>; c) La liste rocailleuse, mélangée de noms divins et de noms « sans saveur » du vocabulaire héraclitéen. Toutes se rangent en remontant l'évolution par des chemins divers. En-deçà, vers le haut, l'exégèse des filiations divines. Au-delà, vers le bas, l'usage assoupli d'un système ouvert de concepts multiples, tous en relation les uns avec les autres. A-t-on ou n'a-t-on trouvé le « missing link », le chaînon manquant d'une évolution ?

Il est loisible ensuite de se livrer à des exercices de langue et de grammaire à l'usage des enfants. Comme par exemple : ayant choisi sur les listes un nom sujet, former au positif et au négatif, et au double négatif, des phrases avec des mots pris dans l'une ou l'autre colonne, sous la condition seulement de ne pas se contredire. Ou au contraire : un jeu de couples étant proposé, illustrer chacun, ou quelques-uns d'entre eux, en les sertissant dans une seule phrase grammaticalement correcte, ou quelques phrases enchaînées par couples entrelacés. Des équivalents imagés peuvent servir à habiller l'ossature des « énigmes », ainsi fabriquées par un habile artisan. Les écoles archaïques auraient pratiqué des « combinaisons » et des « arrangements » de mots, comme elles ont pratiqué des « arrangements » de points, ou d'éléments figurés : chacune choisissant son style. La bienheureuse naïveté consistait alors à croire que la langue bien maniée devine toute seule des sens divins. « Bienheureuse », puisqu'elle a réussi ce petit chef-d'œuvre : une philosophie réduite à son code pur, mis en phrases. Naïve, si vraiment elle a cru mieux faire que cerner avec des énigmes, ou un discours qui tourne en rond, « la chose la plus grande » visée par notre désir. L'abus de ces jeux a réussi à démystifier la Grèce.

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, A. 5.

<sup>2</sup> D. K. *Parménide*, A., 37 et 46.

Qu'on compare finalement le code des théologiens au code des philosophes. On trouverait à dire « pour » et « contre » les deux. Pour les théologiens : que leur système, avec un noyau numineux, et des aspects révélés dans le jeu des oppositions, est assez complexe et assez souple pour exprimer beaucoup de choses, par exemple, le drame de la fille ou du puîné sous régime patriarcal. Contre eux : que leur système devait mourir avec les dieux. Contre les philosophes : que les couples nés par l'éclatement du vieux système constituent un code bien plus pauvre, la mobilité même des couples les livrant aux abus des jeux grammaticaux. Et pour : que le nouveau système s'est révélé riche de possibilités, en se maintenant à distance égale entre un discours mathématique qui lui fournit des modèles de rigueur, et un discours théologique apte à rappeler le dévergondage verbal à la « pudeur » devant les choses divines. Le verbe *être*, employé substantivement dans un usage technique, a réussi à condenser les valeurs numineuses des Puissances apparues « au commencement ».